

1

Joe fut enterré trois jours après son assassinat.

Maya était en noir, comme il sied à une veuve éplorée. Le soleil cognait avec une fureur implacable qui lui rappela les mois passés dans le désert. Le pasteur de leur paroisse débitait des banalités, mais elle n'écoutait pas. Son regard qui vagabondait se posa sur la cour de récréation de l'autre côté de la rue.

Oui, le cimetière donnait sur une école primaire.

Maya était passée par là un nombre incalculable de fois, entre l'école et le cimetière, et pourtant le caractère étrange, voire obscène de cette topographie ne l'avait jamais frappée auparavant. Qu'est-ce qui avait été là en premier, l'école ou le cimetière ? Et qui avait décidé de construire une école à côté d'un cimetière... ou l'inverse ? Était-ce si grave, au fond, cette juxtaposition du début et de la fin de vie, ou était-ce justement poignant ? La mort est toujours si proche qu'il est peut-être sage de familiariser les enfants avec ce concept dès leur plus jeune âge.

Voilà le genre de réflexions ineptes dont Maya s'emplissait le crâne pendant que le cercueil de Joe disparaissait sous terre. Penser à autre chose pour tenir le coup.

La robe noire la grattait. Ces dix dernières années, elle avait assisté à des centaines d'enterrements, mais c'était la première fois qu'elle était obligée de porter du noir. Et ça l'horripilait.

À sa droite, la proche famille de Joe – sa mère, son frère Neil et sa sœur Caroline – se ratatinait sous l'effet de la chaleur et du chagrin combinés. À sa gauche, ne tenant plus en place et prenant le bras de Maya pour une corde de balançoire, il y avait sa fille (et celle de Joe), Lily, âgée de deux ans. On dit souvent que les enfants ne sont pas livrés avec un mode d'emploi. C'était particulièrement vrai aujourd'hui. Quel était le protocole à suivre dans une situation comme celle-ci ? Faut-il laisser sa fille de deux ans à la maison ou bien l'emmener à l'enterrement de son père ? Ce n'était pas un sujet dont on traitait dans les forums pour mères de famille où on trouve pourtant réponse à tout. Dans un accès de colère et de désarroi, Maya avait failli poster cette question : « Bonjour, tout le monde ! Mon mari vient d'être assassiné. Dois-je emmener ma fille de deux ans au cimetière ou la laisser à la maison ? Oh, et des suggestions vestimentaires ? Merci ! »

Il y avait foule autour de la tombe, et quelque part, dans un obscur recoin de son cerveau, elle se dit que ça aurait fait plaisir à Joe. Joe aimait les gens. Les gens aimaient Joe. Mais bien sûr, cela n'expliquait pas tout. Ils avaient accouru, aiguillonnés par le sordide attrait du drame : un homme jeune abattu de sang-froid, séduisant rejeton de l'influente famille Burkett... et marié à une femme mêlée à un scandale international.

Lily s'agrippa à la jambe de sa mère. Se baissant, Maya chuchota :

— Il n'y en a plus pour longtemps, OK, mon cœur ?

Lily hocha la tête, mais se cramponna de plus belle.

Se redressant, Maya lissa de ses deux mains la rugueuse robe noire que lui avait prêtée Eileen. Joe n'aurait pas aimé la voir en noir. Il la préférerait de loin en tenue militaire, l'uniforme qu'elle avait porté du temps où elle avait été le capitaine Maya Stern. Lorsqu'ils s'étaient rencontrés à un gala caritatif de la famille Burkett, Joe était allé droit vers elle dans sa queue-de-pie et, la gratifiant d'un sourire canaille (jusque-là Maya avait ignoré le sens de cette expression), avait déclaré :

— Et moi qui croyais que l'attrait de l'uniforme, ça marchait seulement pour les hommes.

Ce n'était pas terrible comme entrée en matière, juste assez pour la faire rire, mais à quelqu'un comme Joe, il n'en fallait guère plus. C'est vrai qu'il était beau comme un dieu. Encore maintenant, même dans cette chaleur étouffante, à quelques pas de son cadavre, ce souvenir la faisait sourire. Un an plus tard, ils étaient mariés. Lily arriva peu de temps après. Et voilà, comme si on avait passé en accéléré la bande de leur vie commune, qu'elle enterrait aujourd'hui son mari et le père de son unique enfant.

— Toutes les histoires d'amour, lui avait dit son père un jour, finissent tragiquement.

Maya avait secoué la tête.

— Arrête, papa, tu es sinistre.

— Voyons, réfléchis un peu : soit tu cesses d'aimer, soit – si tu fais partie des chanceux – tu meurs ou tu vois mourir ta moitié.

Elle le revoyait assis à la table de cuisine en formica jauni dans leur maison de Brooklyn. Vêtu de son sempiternel cardigan (chaque métier, pas seulement l'armée, a son uniforme), toujours entouré de piles de copies à corriger. Ses deux parents étaient morts il y a longtemps déjà, à quelques mois d'intervalle, mais elle ne savait toujours pas dans quelle catégorie il fallait classer leur amour.

Pendant que le pasteur continuait à pérorer, Judith Burkett, la mère de Joe, serra la main de Maya comme on se raccroche à une bouée de sauvetage.

— Ça, marmonna la vieille femme, c'est pire que tout.

Maya ne demanda pas d'explications. C'était la deuxième fois que Judith Burkett enterrait un enfant ; deux de ses fils étaient morts à présent, l'un à la suite d'un accident tragique, l'autre victime d'un assassinat. Maya regarda Lily. Comment une mère pouvait-elle vivre avec une souffrance pareille ?

Comme si elle lisait dans ses pensées, Judith murmura :

— On ne s'en remet jamais.

Ces simples mots déchirèrent l'air telle la faux de la camarde.

— Jamais.

— C'est ma faute, dit Maya.

Cela lui avait échappé malgré elle. Judith la regarda.

— J'aurais dû...

— Tu ne pouvais rien faire, rétorqua Judith.

Mais son ton manquait de conviction. Tout le monde devait penser la même chose : Maya Stern avait sauvé tant de vies dans le passé. Comment se faisait-il qu'elle n'avait pas pu sauver celle de son mari ?

— Car tu es né poussière et tu retourneras à la poussière...

Le pasteur avait-il réellement ressorti cette vieille lune ou l'avait-elle rêvé ? De toute façon, Maya n'écoutait pas. À force de côtoyer la mort, elle s'était forgé une règle pour tenir le coup : se boucher les yeux et les oreilles, ne rien voir, ne rien entendre, laisser les sons et les objets environnants se fondre en une masse indistincte.

Le cercueil de Joe toucha le fond avec un bruit mat qui résonna longtemps dans l'air immobile. Judith chancela contre Maya et gémit tout bas. Maya conservait son allure martiale : tête haute, dos droit, épaules en arrière. Elle avait lu dans un de ces articles sur le développement personnel qui pullulent sur le Net que les « postures de puissance » étaient censées augmenter vos performances. Les militaires avaient compris ces rudiments de psychologie depuis longtemps. Un soldat ne se tient pas au garde-à-vous pour faire joli. Il le fait parce que ça lui donne de la force ou, tout aussi important, parce que ça le fait paraître plus fort aux yeux de ses camarades comme à ceux de l'ennemi.

Une fraction de seconde, Maya se revit dans le parc : l'éclair métallique, les coups de feu, Joe en train de s'affaisser, son chemisier à elle couvert de sang, la fuite dans l'obscurité trouée par la vague lueur des réverbères lointains...

À l'aide... s'il vous plaît... quelqu'un... mon mari...

Elle ferma les yeux pour chasser ces images.

Accroche-toi, tiens bon.

Et elle tint bon.

Vinrent ensuite les condoléances.

Les seuls moments où les gens défilent devant vous, c'est aux mariages et aux enterrements. Cela ne manquait pas de piquant, mais Maya n'avait pas le cœur à rire.

Impossible de dire combien ils étaient, mais cela prit des heures. Les gens avançaient l'un après l'autre comme dans un film de zombies où, quand on en tue un, on en voit surgir dix.

Il fallait juste attendre que ça se passe.

La plupart murmuraient la formule d'usage, ce qui suffisait amplement. Quelques-uns en faisaient plus. Quelle horreur, disaient-ils, quel gâchis, cette ville est un enfer, eux-mêmes ont failli se faire braquer une fois (règle numéro un : ne jamais la ramener quand on présente ses condoléances), espérons que la police attrapera les salopards qui ont fait ça, la chance que Maya a eue, Dieu devait veiller sur elle (et pas sur Joe donc), il y a une raison à tout. Elle était à deux doigts de claquer le beignet à ceux-là.

Épuisée, la famille de Joe finit par s'asseoir. Maya, elle, resta debout, regardant chacun droit dans les yeux, le remerciant d'une ferme poignée de main. D'une manière plus ou moins subtile selon les cas, elle parvint à se soustraire aux effusions et autres embrassades. Elle écoutait gravement les pires platitudes, hochait la tête, disait avec une apparence de sincérité : « Merci d'être venu », avant de passer au suivant.

Autre règle d'or dans un enterrement : éviter de parler trop. Si l'on ressent le besoin d'en dire plus, évoquer un rapide et plaisant souvenir du défunt. Ne jamais faire comme la tante de Joe, Edith. À savoir éclater en sanglots pour se donner en spectacle ou assener à la veuve quelque chose d'aussi ineffablement stupide que :

— Ma pauvre chérie, d'abord ta sœur et maintenant ton mari !

Le monde se figea momentanément lorsque la tante Edith exprima ce que beaucoup pensaient tout bas, surtout en présence du neveu de Maya, Daniel, et de sa nièce, Alexa. Le sang de Maya ne fit qu'un tour, et elle dut prendre sur elle pour ne pas saisir la tante Edith à la gorge.

Au lieu de quoi, elle répondit avec une apparence de sincérité :

— Merci d'être venue.

Six de ses anciens camarades d'escadron, dont Shane, se tenaient à l'écart sans la quitter des yeux. C'était devenu une seconde nature. Ensemble, ils faisaient corps. Ils ne s'étaient pas joints au défilé, ce n'était pas le genre de la maison. La présence de

ces vigies silencieuses était la seule véritable note de réconfort dans cet océan de tristesse.

De temps à autre, Maya croyait entendre au loin le rire de sa fille. Sa plus vieille amie, Eileen Finn, avait emmené Lily à l'aire de jeux de l'école primaire d'en face, mais c'était peut-être son imagination. Des rires d'enfants, cela semblait à la fois déplacé et vivifiant dans ce lieu. Cela lui faisait du bien et lui transperçait le cœur en même temps.

Daniel et Alexa, les enfants de Claire, furent les derniers de la file. Maya les serra dans ses bras comme pour les protéger de tout nouveau malheur susceptible de les frapper. Eddie, son beau-frère... il lui était quoi, au juste ? Comment appelle-t-on l'homme qui a été marié à votre sœur avant son assassinat ? Ex-beau-frère faisait davantage penser à un divorce. *Ancien* beau-frère ? Ou beau-frère tout court ?

Encore une pensée sans queue ni tête.

Eddie s'approcha d'un pas hésitant. Il avait des touffes de poils sur les joues que le rasoir avait ratées. Il embrassa Maya. L'odeur de bain de bouche et de pastilles de menthe masquait ce qu'il pouvait y avoir d'autre, mais c'était le but, non ?

— Joe va me manquer, marmonna-t-il.

— Je sais. Il t'aimait beaucoup, Eddie.

— Si je peux faire quelque chose...

Commence déjà par mieux prendre soin des tiens, pensa Maya, mais sa colère contre lui fondit comme neige au soleil.

— Tout va bien, je te remercie.

Eddie se tut, comme s'il lisait dans ses pensées. Ce qui n'était pas impossible, du reste.